

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA & Par M. DELLY

XI

Le mois de septembre touchait à sa fin. Les tilleuls jaunissaient et se dépouillaient, brûlés par le soleil persistant d'un été torride, l'herbe se fanait en prenant une teinte grisâtre, et les dernières fleurs sauvages croissaient à l'ombre des massifs d'arbustes. C'était déjà l'automne — un automne précoce et maussade — avec un ciel gris plomb et un vent aigre qui soulevait des tourbillons de poussière.

On aurait pu attribuer à l'état de l'atmosphère les physionomies mélancoliques qui peuplaient la maison Handen. En réalité, c'était le départ d'Ary qui en était cause. L'intention primitive du jeune homme avait été de passer le commencement de l'hiver à M..., mais, subitement, quelques jours après le mariage de Bettina, il avait déclaré ne pouvoir refuser l'offre d'une série de concerts en Belgique. En conséquence, son départ avait été irrévocablement fixé à la fin du mois.

Ce jour était arrivé, amenant dans la maison une recrudescence de tristesse. Ary était aimé de tous, et le rude Thomas lui-même se mêlait aux louanges qui lui étaient décernées à l'envi. Seulement, celui-là trouvait une compensation dans le départ de Paolo qu'il ne pouvait souffrir. L'adresse de l'Italien, son attachement passionné à son maître portaient ombrage au maussade serviteur.

Dans l'appartement d'Ary, Paolo s'agitait au milieu des malles, tandis que son maître, accoudé à une fenêtre, regardait vaguement les platanes de la promenade voisine et les enfants s'ébattant dans les allées poussiéreuses. Les hirondelles décrivaient leurs courbes au-dessus de lui, quelques moineaux babillards s'agitaient sur les corniches sculptées de la maison d'en face. Et Ary, le front traversé d'un grand pli, sentait une immense tristesse l'étreindre à la pensée qu'il lui fallait quitter cette demeure. Y laissait-il donc vraiment quelque chose de plus qu'autrefois ?

Il s'éloigna de la fenêtre, et, traversant un couloir, ouvrit une porte presque toujours close depuis sept ans. Là était le cabinet de travail du défunt professeur, demeuré tel qu'au dernier jour de sa vie. Le manuscrit terminé en avait été seul enlevé, afin de répandre dans le monde savant les connaissances remarquables et les recherches dues à un labeur patient qui s'y trouvaient renfermées. Le nom de Conrad Handen, déjà connu, était dès lors devenu célèbre. Mais l'auteur de cet ouvrage admiré n'avait pas joui de sa gloire, et le sanctuaire où s'était élaborée son œuvre demeurait à jamais désert.

Ary écarta un des lourds rideaux abaissés devant les fenêtres, ce qui permit à un filet de jour de pénétrer dans la pièce très sombre. Il y flottait une vague odeur de renfermé, et la poussière avait envahi les meubles et les volumes épars un peu partout. Thomas, chargé d'épousseter et d'aérer ici chaque semaine, avait évidemment négligé depuis longtemps de remplir son office.

Ary demeura un instant immobile, considérant avec une respectueuse émotion cette pièce où, bien souvent, autrefois, il avait passé des heures, silencieux et travailleur, près du père ardemment aimé. Avec quelle tendresse fière le professeur contemplait son fils aîné ! Et il avait suffi d'un instant pour anéantir ce bonheur, il n'avait fallu que l'arrivée inopinée et émotionnante de ce Bernhard Henden, le père de...

Il passa brusquement la main sur son front. Décidément, il était temps de se soustraire aux images importunes qui le poursuivaient sans cesse ! Il avait choisi le meilleur moyen : dans quelques heures, il s'éloignerait de la vieille demeure, il oublierait ce rêve fou, cette image charmante. Mais auparavant, il avait voulu revoir la pièce préférée du professeur, celle où le laborieux savant avait passé une partie de sa vie. Surtout, il souhaitait relire les derniers mots tracés par la main paternelle.

Il prit dans un tiroir la feuille trouvée sept années plus tôt dans la chambre de Bernhard, devant le corps rigide du professeur. Elle avait acquis une légère teinte jaune, car, depuis le jour où la veuve l'avait enfermée là, nul n'avait éprouvé le désir de relire ces lignes. Ary n'en avait conservé qu'un vague souvenir, suffisant cependant pour l'engager à revoir ces dernières pensées du père toujours regretté.

Il avait lu, et maintenant il demeurait immobile, un bras appuyé sur la cheminée soutenant sa tête courbée. Des lettres de feu subitement apparues à son regard n'auraient pu lui produire plus d'effet que ces quelques lignes tracées par une main fiévreuse. L'homme proclamé par tous impeccablement droit et juste, le jeune artiste admiré, comblé d'adulations, venait d'y trouver à la fois la condamnation de toute sa conduite envers une pauvre orpheline et la révélation du néant des gloires et des bonheurs de la terre.

Sous cette brusque irruption de lumière, l'âme d'Ary, éperdue, voyait se dresser le spectre du professeur étendant sévèrement la main vers lui et lui disant avec une infinie tristesse : " J'avais promis à Bernhard que sa fille serait heureuse sous mon